

Les yeux du coeur

Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, Verticales, 2014, 280 p.

Daniel Letendre

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letendre, D. (2014). Compte rendu de [Les yeux du coeur / Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, Verticales, 2014, 280 p.] *Liberté*, (305), 51–51.

Les yeux du cœur

Maylis de Kerangal tente de réconcilier la mort et les vivants.

DANIEL LETENDRE

IL NE FAUT que vingt-quatre heures à un cœur pour cesser de battre, être réactivé par des machines puis transplanté dans le corps d'une autre personne. Vingt-quatre heures pour que la tragédie d'une vie qui se termine se transforme en un miracle pour quelqu'un qui pourra vivre la sienne plus longtemps.

Pendant ces longues heures où la vie est en sursis, le corps révèle toute-fois son illisibilité à qui n'en connaît

pas les codes : aux parents du jeune Simon, qui voient leur fils étendu sur un lit blanc et sa poitrine se soule-

ver, qui entendent son cœur rythmer une vie dont on ne cesse de leur confirmer la disparition; au docteur

Révol, impuissant à saisir, malgré les expériences hallucinatoires et les rayons X, les mystères sensoriels de la douleur; à Thomas Rémige, infirmier affecté aux procédures du don d'organes, qui chante pour explorer

MAYLIS DE KERANGAL
Réparer les vivants
Verticales, 2014, 280 p.

son propre corps et qui accompagne de lieds les dépouilles vidées de leur matière encore utile.

Le monde dont *Réparer les vivants* fait état repose sur cette fausse transparence du visible, sur la part mystérieuse du corps que la nature continue de dérober à la physique et à l'œil humain. Ainsi de la mer sur laquelle Simon aimait tant surfer, sa houle devant être lue et interprétée pour que la vague qui s'y cache se révèle à celui qui l'attend. De même, cette ambulance qui sort lentement de la foule en liesse qui la submerge transporte sans qu'on le voie un greffon, à la fois la mort et la vie. Si les vivants ne peuvent lire l'entièreté du monde qui les entoure, Maylis de Kerangal fait le pari que la littérature permet de connecter certains des signes qui échappent aux hommes, ces tropismes sarrautiens qui effleurent la conscience, les coïncidences inaperçues, « ce qui [...] fait bondir, vomir, grossir, valser léger comme une plume ou peser comme une pierre », le cœur d'un jeune homme, d'une mère ou d'une amante. Kerangal inscrit ces différents rythmes des cœurs dans

une phrase qui suit pas à pas les circonvolutions d'un temps dont les mouvements sont intimement liés aux hommes et à leurs paroles, paroles puissantes qui redessinent et révèlent le monde, « figent un état du corps » et marquent une rupture

Vingt-quatre heures pour que la tragédie se transforme en un miracle.

entre un temps où la vie est et un autre où elle n'est plus : « Simon [...] est mort. »

La mort, comme un cœur au centre du corps, garde ce roman en vie. Kerangal aura eu l'audace d'en faire non pas le terme de la narration, mais son origine, car « réparer les vivants » consiste davantage à réconcilier ces derniers avec la fin qu'avec tout ce qui la précède. **L**

Nous, les perdants

Avec légèreté et humour, Françoise Major orchestre un chœur d'esseulés.

MARIE PARENT

QUAND « il fait soudainement moins mille », nous nous replions dans nos quartiers, buvons jusqu'à oublier notre nom, attendons que l'hiver passe. Et il passera. La réalité n'est pas à la hauteur de nos espérances, mais nous n'abandon-

nons jamais. Quand les événements s'emballent, quand il devient clair que nous avons perdu le contrôle de notre existence, nous patientons. On survit à tout, aux petites comme aux grandes déceptions.

Dans le noir jamais noir, recueil de nouvelles de Françoise Major, ne se complait pas dans la mélancolie ou l'amertume, quoique tout y conduise ses personnages sans

envergure. Les ruptures sont conclues en une phrase au-dessus d'un bol de céréales, les coups de foudre se font et

FRANÇOISE MAJOR
Dans le noir jamais noir
La mèche, 2013, 127 p.

se défont en un aller-retour Maria-Montréal, l'angoisse la plus aiguë naît d'une séance chez le coiffeur. Peu importe leur âge, les héros de ces nouvelles semblent d'abord se distinguer par leur immaturité,

qu'on aurait pu attribuer à un manque d'expérience de l'auteure, qui signe son premier livre. Au contraire, le regard un peu adolescent que portent les personnages sur la vie est savamment construit et modulé par Françoise Major. Malgré l'intensité de certaines désillusions, ceux-ci résistent farouchement à la tentation des épanchements tragiques : « L'idée qu'il n'était pas trop tard pour changer de vie m'est venue à l'esprit. » Ce parti pris ne relève pas de la pensée magique ou d'un optimisme bon enfant, mais plutôt d'une forme d'endurance. « Tu sais

« L'idée qu'il n'était pas trop tard pour changer de vie m'est venue à l'esprit. »

qu'il ne sert à rien de croire aux contes de fées. » Mais il faut bien « prendre sur soi », retenir ses larmes, serrer les dents.

Dans le noir jamais noir n'a rien de la première œuvre lourde,

reconstituant les expériences sinistres d'un héros taciturne à l'aube de l'âge adulte (représentant souvent l'auteur lui-même dans une version pittoresque). Major offre un livre généreux, drôle, dont les nouvelles se font le refuge d'une communauté d'esseulés. Son écriture rend avec précision la singularité des voix recueillies en faisant entendre le rythme particulier de leur langue. À travers la variété des univers convoqués, c'est le travail d'orchestration de ces voix qui assure la cohésion des vingt et un courts textes. S'en dégage l'impression d'un chœur de perdants sympathiques, dont les désirs et les débâcles s'harmonisent aux nôtres. On se trouve devant ces personnages comme la caissière de « Huit bières » devant celui qui vient acheter huit grosses par jour, tous les jours, dans son dépanneur. On ne sait pas ce qui nous attache à eux, si ce n'est le mélange de curiosité et d'affection qu'on éprouve généralement pour ceux qui affichent leurs imperfections. Ou peut-être y a-t-il autre chose. La possibilité de fréquenter une petite misère qui ne nous est pas inconnue. Le malin plaisir qu'on prend à se répéter entre nous combien la vie est croche. **L**